

HERCULE VALJEAN

Le Siffleur



BeQ

Hercule Valjean

Une autre aventure extraordinaire
du Domino Noir # HS-076

Le Siffleur

La Bibliothèque électronique du Québec
Collection *Littérature québécoise*
Volume 774 : version 1.0

Le Siffleur

Collection *Domino Noir*

gracieuseté de Jean Layette

[http ://www.editions-police-journal.com/](http://www.editions-police-journal.com/)

I

Il serait difficile de découvrir comment exactement le Domino noir eut le premier soupçon qui le porta à la chasse du Siffleur.

Le Fils de l'Ombre, le Domino noir, personnage mystérieux dont la personnalité se cache sous le couvert de la nuit, homme quasi légendaire, capable d'actions presque surhumaines, devinait parfois des choses que le commun des mortels n'aurait pu déceler.

Le Siffleur terrorisait la ville depuis quelques semaines déjà.

Surgissant de la nuit, il s'introduisait dans une maison, maîtrisait ses occupants, les ligotait, puis s'enfuyait avec un butin toujours considérable.

Il choisissait bien les demeures à dévaliser.

Jamais ses victimes n'étaient pauvres, jamais elles étaient de ces gens qui gardent tout leurs

objets dans une voûte de sûreté.

Le Siffleur n'entrait que dans les demeures où il savait trouver des tableaux de prix, des bijoux, des valeurs.

Il semblait s'y connaître, et il y avait des mauvaises langues qui prétendaient reconnaître en cet homme la technique, le goût, le savoir de Guy Verchères, l'ex-gentleman maintenant converti.

Seul, cependant, le Domino noir, à l'affût depuis plusieurs semaines, savait que Guy Verchères n'était pas coupable.

Seul entre tous, le Domino se doutait de la personnalité du criminel.

Mais il n'osait bouger, de peur de se tromper... Et pendant ce temps, le bandit solitaire continuait ses déprédations.

Il avait reçu ce surnom du Siffleur, parce que tout le temps que durait un cambriolage, il sifflait doucement.

On remarquait qu'il ne sifflait aucune scie, aucun refrain à la mode, mais des mouvements

symphoniques, des valse de Strauss, des airs d'opéra.

Même, lors d'un cambriolage chez le financier Marcoux, possesseur d'une magnifique collection de disques, il avait fait jouer, sur le phonographe automatique, une symphonie de Beethoven, qui accompagna son crime en sourdine, pendant que les occupants de la maison, ligotés dans le salon, ne pouvait rien contre lui.

Il était toujours vêtu d'un correct complet foncé, et portait une petite cagoule de soie blanche lui recouvrant la tête.

Il avait des gants, et il arrivait portant à la main un sac de voyage en beau cuir.

Comment il entrait ?

Ce n'était jamais de la même façon.

Parfois il entrait par une porte d'arrière, quelquefois par la porte d'avant, si elle était ouverte.

Il ne forçait que rarement l'entrée.

La première chose que l'on savait, alors que la famille lisait paisiblement, l'homme entrait dans

la pièce, cagoule sur la tête, sac de voyage d'une main, et revolver de l'autre.

Tenus en joue, les gens ne pouvaient résister, et il les ligotait expertement, toujours de la même façon, en leur jetant d'abord un mince filin de soie, en nœud coulant, autour du corps. Premier serrage, pour immobiliser les bras, puis il enroulait le filin.

Deux minutes plus tard la victime était ligotée. Et il n'avait pas perdu de vue un instant les autres occupants de la pièce.

Ce travail terminé, il allait à la recherche des domestiques, à qui il faisait subir le même sort.

C'était vraiment fantastique qu'un homme seul puisse agir avec tellement d'impunité, et de précision.

Une chose à remarquer, c'était qu'il semblait connaître à fond le plan de chaque maison, prouvant qu'il l'avait soigneusement étudié avant de commettre son crime.

La police était absolument impuissante.

Incapable de prévoir où frapperait ensuite le

Siffleur, ne possédant aucun signalement utile, et ne pouvant disposer d'assez d'hommes pour garder chaque maison de riche, la police avait les mains liées ?...

Tout ce qu'on pouvait faire, c'était de redoubler les patrouilles dans les quartiers cossus.

Mais cela ne suffisait pas, et à moins d'un coup de chance étonnant, qui mettrait les policiers face à face avec leur homme, celui-ci pourrait continuer encore longtemps ses crimes impunis...

Il ne restait donc qu'un espoir...

Le Domino noir...

Et le vengeur du crime n'avait pas été long à se mettre en chasse.

Dès les premiers crimes du Siffleur, réalisant qu'il avait affaire à un bandit d'une habileté consommée, qui ne serait pas pris de sitôt, le Domino avait téléphoné à Théo Belœil...

Le chef de l'escouade des Homicides avait protesté.

– C'est bien gentil ce que tu me dis là,

Domino, mais que veux-tu que j'y fasse. Ce bandit opère comme voleur, et non comme meurtrier. Pour ma part je n'y puis rien.

– Je le sais bien, dit le Domino. Il relève de l'escouade des vols, mais ce que je te dis à toi, c'est parce que je te connais, et je ne connais pas l'inspecteur en charge de l'escouade des vols. Tu lui feras le message...

– Et quel est ce message ?

– Dis-lui que je crois savoir qui est ce bandit, mais que je ne possède pas de preuves... quand je le saurai...

Belœil eut un petit rire.

Quand le Domino saurait, ce ne serait pas long ensuite... le Siffleur ne ferait pas long feu...

Il y avait trois semaines de ça.

Et depuis ce temps, tous les deux soirs, inexorablement, le Siffleur avait frappé.

Tantôt ici, tantôt là, jamais à l'aveuglette, mais toujours de façon absolument imprévisible...

Le Domino, lui, ne perdait pas patience...

Il savait qu'un jour, le Siffleur ferait un faux pas, et alors...

II

Ce soir-là, devant une chic maison appartements, dans l'ombre d'un bosquet bordant le parc, une ombre plus noire remua un peu.

C'était un mouvement à peine perceptible.

Il fallait avoir les yeux grands écarquillés pour le voir, ce mouvement de noir sur noir.

Il pouvait être neuf heures du soir, et déjà, dans ce quartier tranquille, toute circulation avait cessé ou à peu près, et on ne voyait que de rares passants.

L'ombre dans le bosquet était invisible pour quiconque.

On n'aurait pu la distinguer du noir de la nuit.

C'était le Domino noir.

Depuis deux semaines qu'il soupçonnait l'identité du Siffleur, le Domino montait une vigie patiente devant la maison du suspect.

Une vigie sans résultat.

Pourtant, le Domino ne se décourageait pas.

Certains indices lui prouvaient, hors de tout doute, que son homme était bien le Siffleur.

Des indices qui n'auraient eu, cependant, aucun poids en cour.

Justement parce qu'ils étaient plus psychologiques qu'autrement.

Un soir, l'homme était sorti, et le Domino l'avait suivi.

Mais en vain.

Le Domino, pourtant un expert, le perdit dans le brouhaha du centre de la ville, une preuve que l'homme en question se méfiait.

La première fois, ç'aurait été une coïncidence possible. Mais par trois fois, ce fut la même chose.

Et depuis ce temps, l'homme ne sortait pas.

Du moins, le Domino, en vigie, ne le voyait pas sortir.

Et comme la maison n'avait d'issue qu'en

avant, adossée qu'elle était à un flanc de la montagne, il n'y avait que par ici, par cette porte, ou les deux plus petites la flanquant que le suspect aurait pu sortir.

Et il n'était pas sorti.

Quelques hommes, mais pas lui.

Deux ou trois femmes, mais pas lui.

Pourtant, ce soir où le Domino l'avait perdu, il était revenu en vitesse à l'appartement, il était entré en forçant la serrure, et il avait trouvé, sur le mur du salon, un Picasso authentique.

Ou le Picasso volé trois jours plus tôt chez l'industriel Scneiderman était un faux, ou il était rendu ici, sur ce mur...

Cet indice, le fait qu'il avait délibérément tenté de se perdre dans la foule imprimait dans l'idée du Domino la conviction que son suspect était l'homme en question.

D'où cette surveillance de tous les soirs, entreprise par le Domino.

Les jours se passèrent.

Comme d'habitude, tous les deux soirs, un vol était commis. D'après la computation des rapports reçues sur ces différents vols, en un mois, le butin du Siffleur dépassait une valeur d'un million de dollars.

C'était magnifique, et le Domino se demandait si l'homme continuerait bien longtemps...

Une chose certaine, c'est qu'il savait disposer immédiatement des objets volés, car dans son appartement, hors le Picasso sur le mur, il n'y avait rien qui ait appartenu aux gens dévalisés.

Le Domino avait fait une fouille de fond en comble, mais faite si expertement que personne n'aurait pu s'en apercevoir, tant il avait replacé avec soin les objets déplacés, le linge remué ou dérangé.

Il n'y avait donc qu'une chose à faire. Surveiller l'appartement, espérant pouvoir suivre le Siffleur, lui mettre la main au collet.

C'est ce que faisait le Domino. Vêtu de sa longue houppelande noire, chapeau sombre, loup noir lui couvrant le visage, gants noirs aussi, il se

confondait avec l'ombre, il se mariait avec elle.

On ne le voyait plus, il n'existait plus qu'en fonction de la nuit...

III

Puis, un soir, le Siffleur tua.

Dit ainsi, écrit sur ce papier, c'est un mot froid.

Il n'a que peu de valeur.

Il ressemble à tout autre mot qui lui ressemblerait dans l'assemblage de ses lettres.

Mais l'action décrite par le mot, l'acte et le fait sont autre chose.

Ceci est la mort brutale, violente, le sang...

La chose fut racontée ainsi.

La famille Manseau était assise à lire, à écouter la radio. Une des filles veillait avec son fiancé, au salon, en bas. Le père et la mère et une autre jeune fille veillaient dans le petit boudoir au deuxième.

Ils n'entendaient rien, et soudain la figure si

bien connue du Siffleur leur apparût dans l'embrasure de la porte.

Il était vêtu de son complet sombre, comme toujours, et il avait le visage recouvert de sa cagoule de soie blanche.

Il tenait le sac de voyage à sa main, et le revolver.

Pas un cri, seulement une exclamation étouffée de madame Manseau.

Puis, le ligotage. Mais d'une façon moins rapide, moins artistique que décrite dans les journaux.

Ceux d'en haut assagis, le Siffleur descendit vers le bas de la maison, et mena les deux amoureux en haut, où il leur fit subir le même sort.

Il sifflait constamment, une petite ritournelle à la mode.

Mais alors qu'il ligotait le fiancé de la jeune Manseau, celui-ci fit un mouvement brusque, un bond, et vint se jeter sur le Siffleur.

Il eut une exclamation sourde, un juron

grossier, et tira à bout portant.

Le fiancé s'affaissa, une balle dans la région du cœur.

Longuement le Siffleur regarda le cadavre gisant sur le plancher, puis il eut comme un geste d'impatience, un jet de gauche à droite, de la tête, et il sortit rapidement.

Il n'y avait pas eu d'autre son dans le boudoir que ce coup de feu et la chute du corps.

Tout avait été si rapide que les occupants de la maison étaient restés muets d'étonnement.

Et tout à coup, la jeune fille se rendit compte de ce qui venait de se passer.

Elle eut un cri, un cri énorme, long, perçant, qui emplit la maison.

Et malgré ses liens, elle se jeta sur le cadavre de son fiancé, en une crise hystérique qui faisait peine à voir.

Quelques secondes plus tard des voisins accouraient.

Ils avaient entendu le coup de feu, puis le cri,

et ils venaient à rescousse.

De ce crime, c'est tout ce qu'il y a à raconter.

Naturellement, le Siffleur avait déguerpi.

Effrayé par son acte, il avait préféré prendre le large.

On ne trouva aucune empreinte digitale, aucun indice qui put mettre la police sur une piste quelconque.

*

Pendant que le crime se commettait, à l'autre bout de la ville le Domino avait perdu patience.

Selon les pronostics, le Siffleur frapperait ce soir. Hier, il n'avait pas volé. Et comme sa cédule était établie de deux jours en deux jours, ce soir serait le grand jour.

Mais il était déjà dix heures, et rien n'avait bougé encore de l'appartement que guettait le Domino.

Il en voyait les fenêtres, et la lumière brillait

au salon.

Mais comme il ne voyait pas à l'intérieur, cela ne voulait donc rien dire.

Il prit une grande décision.

En un tournemain, il enleva sa houppelande et son domino, qu'il mit dans sa poche.

Le fin tissu de la cape se repliait en un menu paquet.

Il releva les bords de son chapeau.

La démarche aisée, il émergea de son bosquet, et se dirigea vers l'appartement.

Un coup de sonnette, une montée rapide vers le troisième étage, et la voix résonnante de son homme qui l'attendait dans la porte.

– Qui ? Qui est là ?

Le Domino arriva au faîte de l'escalier.

– C'est moi, dit-il.

L'homme le regarda, surpris, inquiet. Il ne connaissait pas ce visiteur, qui lui semblait si bien le connaître.

Le Domino lui tendit la main cordialement.

– Vous êtes Raoul Lescart ? dit-il.

– Oui, dit l’homme, oui...

– Je suis Bernard Boudin, dit le Domino, se forgeant un nom de toute pièce. Est-ce que je pourrais avoir un entretien de quelques instants avec vous ?

Lescart ne dit rien, mais il eut une grimace...

– Oh, ne craignez rien, dit le Domino, je ne suis pas un agent d’assurance...

Lescart sourit faiblement...

– Entrez, monsieur...

Le Domino obéit à l’injonction.

Il suivit Lescart jusqu’au salon, où il vit, bien pendu encore au mur, le Picasso douteux... Lescart, nerveusement, toussota...

– Je regarde ce Picasso, dit le Domino, et je me demande si je ne l’ai pas déjà vu quelque part...

Lescart se surmonta d’un soupir.

On sentait que devant le danger, cet homme, au lieu de perdre ses moyens, les regagnait.

– C’est possible, dit-il d’une voix froide, car je l’ai acheté récemment. Auparavant, je crois qu’il appartenait à quelqu’un de la ville. Je l’ai acheté par vente privée.

Le Domino fit oui de la tête, regarda encore un moment le tableau, puis se retourna et s’assit sur le divan au pied de la peinture.

– Monsieur Lescart, dit-il, je suis venu vous voir parce que j’ai quelque chose de grave à discuter avec vous...

Il hésita un moment, puis demanda :

– Savez-vous qui je suis ?

Lescart dit :

– Non, je ne le sais pas, et j’aimerais bien le savoir.

Le Domino tira de sa poche l’insigne serti de diamant qu’il y traînait toujours.

C’était le dessin d’un domino, disposé sur une plaque d’or noir, et composé de deux cents petits

diamants véritables.

Cette magnifique pièce de bijouterie n'avait pas de prix...

Et combien de fois n'avait-elle pas inspiré la terreur la plus abjecte au criminel à qui il était donné de la voir...

Mais Lescart n'en fut pas plus impressionné que ça. Il eut un geste d'impatience...

– Venons-en au fait, monsieur le Domino noir...

– Ainsi, vous reconnaissez cet insigne ? demanda le Domino.

– Naturellement, comme n'importe qui la reconnaîtrait..

– Et vous ne vous doutez pas du but de ma visite ?

– Pas du tout...

– C'est un avertissement...

– Pardon ?

– Un avertissement de cesser vos activités coupables... J'ai mes informations. Un receleur

m'a renseigné, et il semblerait que vous avez écoulé, dans ces derniers temps, un stock considérable d'objets volés, notamment ceux qui auraient été volés par le Siffleur...

Lescart sourit.

– Êtes-vous sérieux, cher monsieur ?

– Certainement...

– Il y a des choses qui se prouvent, vous savez...

– Soit. Une des preuves serait ce Picasso...

Lescart se mordillait la moustache.

C'est un homme assez grand, jeune, à la moustache blonde. Il avait des yeux bleus d'une extraordinaire luminosité.

Il jouait négligemment avec sa cigarette, en se mordillant la moustache.

En entendant parler Picasso, il sourit de nouveau...

– Voyez-vous, monsieur le Domino, dit-il, dans cette question de tableaux, il faut être très prudent. Moi, j'ai acheté le tableau chez un

marchand bien connu. En vente privée. Je suis assuré de son authenticité, d'abord parce que je m'y connais... ensuite parce que je connais la réputation du marchand... Si un Picasso a été volé, avant de jurer que c'est celui-ci, il faut d'abord prouver que le Picasso volé était le véritable, l'original, le vrai...

Le Domino se savait battu aux points.

Le raisonnement du jeune homme était parfait.

Et le Domino ne doutait nullement maintenant que la preuve de vente et d'achat existaient. Elles étaient des faux, naturellement, mais comment le prouver ?

Il se leva...

Mais Lescart leva le bras.

– Attendez un moment, cher ami, je crois qu'il se dit à la radio une chose qui devrait vous intéresser.

Dans le coin de la pièce, un appareil de radio susurrant doucement.

Lescart, assis tout près, l'entendait mieux que le Domino ne l'aurait pu.

Il étendit le bras, et remonta le volume...

Un chroniqueur de nouvelles, donnait son bulletin du soir.

« ... Il semble que ce soir encore le Siffleur ait fait des siennes... à l'heure même où je vous parle, la police n'a pas terminé ses constatations dans une résidence de la montagne, où le Siffleur, en plus de voler comme c'est son habitude, a de plus tué. »

Le Domino regardait Lescart...

Lescart, un sourire ironique aux lèvres, regardait aussi le Domino.

Mais le Domino remarqua qu'il était d'une pâleur de cire.

Cette nouvelle était-elle donc si émouvante pour Lescart ?

Le chroniqueur continuait :

« ... Pour la première fois de sa carrière, le Siffleur a ce soir tué une de ses victimes, un jeune homme, le fiancé de mademoiselle Jeannine Manseau. Le Siffleur était à effectuer son cambriolage dans la maison de monsieur

Jules Manseau quand monsieur Robert Duranges, le fiancé, refusa de se laisser ligoter, et voulut se jeter sur le Siffleur. Celui-ci tira une balle à bout portant, en plein cœur de la victime qui s'affaissa comme une masse. Le Siffleur a ensuite pris la fuite. »

Le Domino se leva.

Il était pâle aussi, mais c'était surtout de rage contenue.

– Je ne sais comment les choses se passent, Lescart, mais je sais qu'il y a anguille sous roche.

Il marcha vers la porte.

– Mes indications sont trop précieuses pour me mentir... Je vous rencontrerai de nouveau un jour... quand j'aurai l'explication de ce qui s'est passé ce soir !

Puis il sortit...

IV

La situation était compliquée, et le Domino n'était pas sans le savoir. Il ne se rendit même pas au domicile des Manseau, y trouver, si cela était possible un indice...

Le Siffleur n'avait pas accoutumé ses chasseurs à le découvrir facilement.

Non, le Domino estima inutile de se rendre là, et il préféra plutôt s'en aller chez lui, mettre un peu d'ordre dans ses idées.

Ce qu'il fit.

Il était onze heure, et la maison était calme.

Le Domino se retira dans son étude, et n'alluma qu'une lampe basse.

Longtemps, il réfléchit.

Le problème était compliqué.

Alors que le Domino, confiant que Lescart

était réellement le suspect, surveillait son homme, était même AVEC lui, le crime se commettait...

Que voulait dire ceci ?

Qui était le Siffleur ?

Lescart ?

Que le Siffleur était-il un tout autre personnage ?

Mais comment alors expliquer que Lescart, selon l'informateur fiable qui avait renseigné le Domino, avait écoulé du matériel volé ?

Était-il un complice ?

Ou une victime innocente du Siffleur ?

Les yeux de Lescart, son sourire ironique, démentait cette dernière hypothèse.

Non. Lescart n'était pas une victime innocente...

Un complice, soit.

Le Siffleur lui-même, possible...

D'ailleurs, comment expliquer sa pâleur en apprenant la nouvelle que le Siffleur avait tué.

L'assassin aurait-il été un imposteur ?

Y aurait-il eu DEUX Siffleurs ?

Problème, problème, questions, questions !

Le Domino chercha longtemps, et ne put trouver aucun indice sérieux pour étayer l'un ou l'autre des théories.

Un coup de téléphone à Belœil ne le renseigna pas plus.

Belœil ne put dire que les faits qu'il connaissait, et c'était peu.

– L'assassin avait toutes les apparences du Siffleur, répondit-il à la question que lui posait le Domino. Rien dans son apparence ne déroge des descriptions que nous avons déjà eues. Taille, habit, manière de procéder...

– Et l'habileté

– C'est le seul point faible, admit Belœil. D'après mon interrogatoire des divers spectateurs, le Siffleur n'aurait pas eu autant d'habileté que ceux-ci croyaient, par les rapports de journaux...

– Ah ?

– C’est comme je te dis, le seul point faible...

Le Domino termina la conversation, et alla se coucher.

Évidemment, cette question de l’habileté du Siffleur à ligoter ses victimes avait son importance.

Un homme gauche ne pouvait s’identifier au Siffleur.

Mais à supposer que l’assassin, étant le vrai Siffleur, aurait eu quelque indisposition du bras ?

Supposons qu’il n’aurait pu se servir du membre avec autant de facilité ?

C’était une hypothèse, et elle valait bien les autres.

Le Domino se coucha et dormit.

Et le lendemain matin, en s’éveillant, c’était encore la même chose...

Vers dix heures, il reçut un appel.

– Allô, Domino ?

– Oui.

– Benoît Auger.

Le jeune journaliste servait de contact entre le monde extérieur et le Domino.

Lui seul, avec l'inspecteur Théo Belœil, savait où et comment rejoindre le Vengeur du Crime.

Cette précaution, loin d'être simplement un effet dramatique, servait admirablement les desseins du Domino.

Caché derrière le voile épais du mystère, il pouvait opérer tout à son aise, sûr qu'il n'était pas surveillé, ou guetté.

L'ennemi, le criminel, ne sachant d'où le coup partirait, se tenait sur ses gardes, et le Domino pouvait d'autant mieux frapper, car le criminel ne SAVAIT PAS D'OÙ LE COUP PARTAIT. Songez comme cet état de chose était un danger pour celui à qui s'attaquait le Domino.

Partant de chez lui à son gré, sans espions pour dénoncer ses mouvements, il pouvait surgir au moment propice, sans que l'ennemi le sache en chemin.

Benoît Auger, journaliste épris de la justice et d'un monde meilleur, s'était tôt associé à la personnalité du Domino noir, lui aidant au besoin, mais servant surtout de point de rencontre.

Peu de gens ignoraient qu'en téléphonant à Benoît Auger, le contact pouvait être établi avec le Domino noir.

Et voici que ce matin...

– Qu'est-ce qu'il y a, Benoît ? demanda le Domino.

– J'ai reçu un appel, dit le jeune homme. Un nommé Alfred Lafleur. Il veut te voir. Il dit avoir une communication importante à te faire, en même temps qu'une demande à formuler.

– Son adresse, dit le Domino...

– 18 rue des Bégonias...

– Pas d'appartement ?

– Non, il dit que c'est une maison à deux étages.

– Bon. Je vais le voir.

– Je puis lui téléphoner ?

– Oui : Dis-lui que je le verrai après le souper, quand il fera nuit...

– Il dit que c'est urgent...

Le Domino hésita un moment, puis tout à coup son rire fusa dans l'appareil. Ce rire terrible, démoniaque, qui partait d'un souffle, et s'enflait en un crescendo terrible, sibilant, ressemblant étrangement au sifflement d'un reptile...

– Très bien, dit-il quand son rire se fut éteint, très bien... J'attendais la nuit, parce que le Domino est le fils de l'Ombre et du Noir. Mais puisque c'est urgent, je transporterai ma nuit, mon ombre avec... Dis-lui qu'il m'attende, je serai là...

Et il referma l'appareil.

Dans le laboratoire, il prit une machine grosse comme un petite valise et passa la courroie sur l'épaule.

Il vérifia le commutateur, un cadran qui se trouvait sur le dessus de l'appareil.

Puis, avec un sourire railleur, il mit dans sa

poche le revolver gros calibre avec lequel il était si habile.

Puis il partit, choisissant dans le garage la longue routière noire dont l'arrière contenait un laboratoire complet pour le maquillage, la photographie, ou les relevés d'empreintes de même que les essais pour déterminer le type sanguin d'une victime.

En vingt minutes il arrivait sur la rue des Bégonias.

Il ralentit et passa à petite vitesse devant le numéro 18.

C'était une maison tranquille, entourée d'un haut mur de pierre.

Le Domino remarqua qu'à l'arrière, des bâtiments cachaient la vue, et empêchaient que les voisins puissent savoir ce qui se passait à l'arrière de la maison.

Il continua, tourna au prochain coin, revint sur ses pas.

Cette fois-ci, il examina les fenêtres.

Au deuxième, il vit que dans une fenêtre, un

homme était assis.

Cet homme semblait attendre...

Armand Lafleur ?

Le Domino jugea que ce devait être lui. L'homme semblait attendre, il examinait chaque auto qui passait, chaque passant...

Le Domino continua une fois de plus, et alla stationner la voiture sur la prochaine rue transversale.

Là, il descendit, enfila dans la rue voisine de la rue des Bégonias, et chercha l'arrière de la maison de Lafleur.

Il reconnut les bâtiments, vit qu'il y avait mêmes un chemin, une petite porte dans la muraille.

Il enfila dans ce chemin, alla jusqu'à la porte. Il était certain de n'avoir été vu de personne.

Il avait toujours sa valise en bandoulière.

Puis il ouvrit la serrure d'un tour habile d'un petit instrument qu'il tenait au creux de la main.

Il entra.

Dès cet instant le Domino agit avec une rapidité extraordinaire, dont lui seul était capable.

Comme une flèche il traversa la cour intérieure, et se trouva collé contre le mur de la maison.

– Voilà ! murmura-t-il.

Il était absolument convaincu que nul être humain n'avait pu le voir.

C'était un exploit pratiqué depuis longtemps, qu'il avait maîtrisé finalement.

Il s'agissait d'avoir les muscles nécessaires pour cet élan. Des muscles souples et solides.

Un bond, et plus vite que ne pouvait percevoir l'œil humain, la cour était franchie.

Le seul inconvénient à ce procédé, c'était que cette vitesse ne pouvait être atteinte que sur une légère distance, vingt verges tout au plus.

Quoiqu'il en soit, le Domino, sans avoir été vu, était maintenant collé contre le mur de la maison.

Invisible pour les voisins, il escalada comme

un chat la paroi unie, et se trouva sur un petit balcon au deuxième. Là, il remua sans le moindre bruit, et regarda par la porte-fenêtre qui se trouvait là.

La pièce était vide.

Le Domino entra.

Une fois dans la maison, ça devint facile.

Elle semblait déserte, excepté à l'avant, où l'homme guettait par la fenêtre.

Le Domino marcha rapidement vers l'avant de la maison, ne faisant pas plus de bruit que ça.

Il repéra la chambre où se tenait l'homme, et entrouvrit sans un son la lourde porte de chêne.

L'homme était toujours à la fenêtre, guettant, épiant, observant la rue.

Le Domino poussa plus grande la porte, s'infiltra dans la pièce, en même temps qu'il pressait le déclic de l'appareil pendu à son flanc.

Immédiatement il se fit comme une drôle de leur orange, puis, miracle !

Un véritable miracle se jouait en effet, car une

obscurité totale venait d’envahir l’appartement. Si brusquement que l’homme à la fenêtre poussa un cri.

Il n’y avait plus de fenêtre, plus de jour, plus rien. Seulement du noir d’encre...

Et le rire du Domino noir fusa dans la pièce, le rire terrible qui semait la panique dans les âmes coupables...

Puis la voix, susurrante, sibylline, emplissant tous les recoins.

– Vous m’avez fait demander ?

De la direction de la fenêtre partit une voix, blanche de peur...

– Qui êtes-vous, que se passe-t-il ?

– Je suis le Domino noir. Vous êtes Armand Lafleur ?

– Oui.

– Vous m’avez fait demander...

– Oui... oui... mais pourquoi cette obscurité soudaine, qu’est-ce que cela veut dire ?

De nouveau le rire du Domino noir.

– Simplement ceci. Je vis dans l’ombre. Je profite de la nuit pour mes exploits. Je transporte la nuit avec moi. N’ayez aucune crainte, ce n’est rien de dangereux. Simplement un appareil à ondes ultra-courtes, qui neutralise toutes les ondes lumineuses... Il ne reste que du noir... Excepté sur vous, qui êtes baigné de lumière infra-rouge, alors je vous vois...

– Mais je ne vous vois pas, vous...

– Non. Mais je vous vois et cela suffit pour l’instant.

La voix de Lafleur semblait plus sûre.

– L’important est que vous soyez ici, Domino.

– Oui. Maintenant, allons droit au but...

Baigné de lumière infra-rouge, Armand Lafleur apparaissait au Domino comme un homme grand, jeune, les cheveux noirs, la peau bronzée. Type de l’athlète parfait, il en avait la taille et la carrure.

Il était assis sur le rebord de la fenêtre.

– Droit au but, Domino, signifie ceci. Un ami à moi a été assassiné hier soir. Il l’a été

lâchement. Je veux votre aide. Je connais votre valeur, je sais que vous êtes capable de mettre la main au collet de ce meurtrier. Il faudra cependant, si vous acceptez de travailler avec moi, me tenir au courant de tous les développements à mesure qu'ils se produiront...

– Et quel est cet ami Lafleur ?

– Robert Duranges !

Le Domino sursauta.

Son silence dut inquiéter Lafleur, car celui-ci déclara après quelques secondes :

– Domino, êtes-vous encore là ?

– Mais oui... oui...

– Je vous croyais parti.

– Non, je réfléchissais. Ainsi vous voudriez que je me mette à la poursuite du meurtrier de Robert Duranges À la poursuite du Siffleur, donc...

– Oui.

– Et vous connaissiez Robert Duranges, me dites-vous ?

– Oui, j’étais son ami...

Le Domino resta de nouveau silencieux...

– C’était pour ça que vous vouliez me voir ?

– Oui.

– Si je vous disais que je suis sur la piste du Siffleur depuis déjà quelques semaine ?...

Lafleur ne dit rien.

Sous la lueur rougeâtre, le Domino ne put voir au juste sa réaction.

Mais le silence fut brisé tout à coup par le soupir de Lafleur...

– Puisque... vous êtes sur la piste... il n’y a donc plus rien à dire...

Il hésitait, il cherchait ses mots, il semblait essayer de percer l’obscurité désespérément...

Le Domino changea son fusil d’épaule.

– Je dis sur la piste, et je devrais dire en chasse. On est en chasse sans trop savoir où est le gibier. Je voulais surtout expliquer que je ne me désintéresse pas du Siffleur.

Il parut au Domino que Lafleur eut l'air moins hésitant.

– Alors, s'exclama-t-il, alors c'est entendu ! Vous ferez ça pour moi ! Vous essaierez de mettre la main au collet de cet infâme bandit qui a tué mon ami...

– Vous l'aimiez donc tant, cet ami ?

– Il m'était très cher, en effet, et sa mort a été un choc très dur. Je tiens à ce que son meurtrier soit trouvé, et puni... c'est ça, surtout, que je veux, trouver son meurtrier.

Il y avait tant de passion dans la voix que le Domino fut surpris.

Lafleur voulait réellement la punition du coupable. Un sentiment bien légitime, qui lui faisait honneur...

Puis le rire du Domino emplit de nouveau la pièce.

– Pourquoi riez-vous ? dit Lafleur...

– Je ris parce que je viens d'avoir une idée, dit le Domino, une idée géniale qui me permettra, je crois, de dépister facilement le vrai Siffleur...

Lafleur haussa les épaules...

– Bon ! Alors mettez votre idée au clair, et finissons-en...

– Minute, mon jeune ami. Les choses ne se font pas ainsi... pas si vite, du moins. Il faut le temps...

– Vous dites avoir une piste, un moyen...

– Soit, mais ce moyen... il me faut le temps voulu de le mettre à profit...

– Vous me tiendrez au courant ?

– Oui..

Lafleur entendit la porte qui s'ouvrait doucement, puis un déclic, la porte qui se refermait, et brusquement la lumière revint dans la chambre, comme auparavant...

Armand Lafleur partit pour bondir vers la porte, voir un peu quelle espèce de figure avait le Domino noir, mais le Domino avait prévu ce geste.

En refermant la porte de la chambre où se tenait Lafleur, de la chambre qu'il avait tenue

dans l'obscurité, le Domino s'était glissé par l'embrasure de la porte voisine, dans une chambre contigüe.

Quand Lafleur ouvrit donc en trombe cet huis qui devait lui révéler la silhouette du Domino s'enfuyant, il trouva un corridor vide et silencieux.

Il grommela un juron, referma la porte, et alla reprendre son poste à la fenêtre, espérant voir émerger le Domino de quelque part.

Le Vengeur du Crime attendit donc quelques instants, puis quand il fut certain que Lafleur était de nouveau à la fenêtre, il sortit de la chambre où il s'était réfugié, courut le long du corridor, descendit quatre à quatre l'escalier menant vers l'arrière.

Vingt secondes plus tard il était sur la rue voisine, valise en bandoulière, déambulant tranquillement...

Lafleur, bien inutilement, guettait sa sortie quelque part...

V

Le Domino ne perdit pas un instant. Dans sa routière, il fila vers une rue du quartier où il savait trouver un téléphone...

Il stoppa sa voiture devant une pharmacie, entra, chercha rapidement dans le livre le numéro d'Armand Lafleur.

Il signala, et attendit.

Bientôt la voix de Lafleur lui répondit.

– Allô ?

Le Domino pressa ses lèvres contre l'orifice du téléphone.

– Lafleur ?

– Oui.

– C'est Lescart... Est-ce qu'il est venu ?

Il y eut une légère hésitation au bout de la ligne...

Puis un souffle comme plus précipité... un juron à demi-étouffé...

Le téléphone raccrocha...

Le Domino chercha de nouveau dans le livre, trouva le numéro de Lescart et le signala.

Le signal d'une ligne occupée lui répondit.

– Busy ! Busy ! Busy ! murmura le Domino en souriant.

Il raccrocha.

Puis il sortit, tranquillement, et s'en fut chez lui.

Il était midi.

Il dîna, se reposa à lire un journal, puis téléphona à Belœil...

– Mon vieux Théo, comment ça va ?

– C'est le Domino ?

– Oui.

– Du nouveau ?

– Tout dépend. Oui et non. Je commence à voir clair dans bien des choses.

– Tiens ?

– Oui. Des dessins qui se précisent.

– Et qu'est-ce qu'ils révèlent ?

– Je ne dis rien encore... ce soir, tard, demain... je ne sais pas... Mais j'aimerais que tu te tiennes prêt...

– Ah oui ?

– Oui. Tu recevras un signal quelconque. Un téléphone... je ne sais pas... quelque chose.

– Je serai chez moi, je ne sortirai pas.

– Très bien.

Le Domino raccrocha, et téléphona à Jeannine Manseau...

Elle vint répondre, dolente, la voix brisée par le choc qu'elle venait de recevoir.

– Mademoiselle Manseau, je voudrais une information. C'est très important. Votre fiancé avait-il, à votre connaissance, un ami du nom d'Armand Lafleur ?

– Pourquoi voulez-vous savoir ça, et qui êtes-vous ?

– Si vous pouvez répondre à cette question, vous aiderez grandement à l’enquête pour retrouver le Siffleur...

– Vous êtes de la police ?

– Oui.

Il y eut un moment d’hésitation à l’autre bout de la ligne, puis Jeannine Manseau déclara d’une voix soudain ferme.

– Je ne lui ai jamais connu d’ami de ce nom.

– Ah ?

– Et s’il en avait eu, je l’aurais su. Robert vivait seul, avait peu d’amis. Je connaissais la moindre parcelle de sa vie.

– Bon.

– Il n’avait pas d’ami de ce nom.

– C’est tout ce que je voulais savoir, dit le Domino. Merci, et pardonnez-moi de vous avoir importunée.

– De rien, monsieur.

Il raccrocha, se frotta les mains et dit :

– Maintenant, mon petit Lafleur, à nous deux !

Il alla se coucher, et dormit profondément.

Il se préparait une dure soirée, et il n'avait pas l'intention d'être fatigué ou nerveux.

Il dormit sans rêve, en attendant son travail de la soirée.

À huit heures il se leva.

Il mangea un souper léger, et s'en fut dans son laboratoire.

Il y passa une bonne heure, à mettre au point certains détails de sa soirée.

Il tenait en particulier à ne pas être pris au dépourvu, et endossa l'habit spécial, aux multiples poches, qui lui servait dans ces occasions.

Nanti de tous ses appareils scientifiques qui auraient fait la joie des savants chercheurs, mais qui demeuraient le secret du Domino, il partit, vers neuf heures, pour une tournée d'exploration...

VI

Nous retrouvons le Domino, une heure plus tard, tapi dans l'ombre, à l'intérieur d'un long bâtiment sans fenêtres, qui avait autrefois dû être une grange.

Nous ne retrouvons pas le Domino... mais une ombre parmi le noir.

Il a revêtu sa houppelande, le masque, le chapeau à larges bords, les gants noirs.

L'entrée fut facile dans cette bâtisse.

Il avait craint, tout d'abord, que l'unique porte fut munie d'un système d'alarme.

Mais ses craintes étaient vaines.

La porte s'était ouverte sans déclencher de sonnerie.

Pour plus de sécurité, cependant, il s'était caché dans un coin, une fois entré, et la porte refermée sur lui.

Dans l'ombre, il attendit environ quarante minutes.

Si toutefois la porte s'ouvrant n'allumait qu'une alarme lumineuse, quelque part au dedans de la maison, il valait mieux attendre ainsi.

Mais au bout de quarante minutes, il devenait évident que la porte n'avait aucun système d'alarme.

Alors le Domino se mit méthodiquement au travail.

D'abord, il fit jouer sa lampe électrique sourde, examinant les murs, les solives du toit, le parquet où s'entassaient des ballots, des caisses, des boîtes de toutes dimensions.

Il n'y avait aucun danger qu'on vit la lueur du dehors, car la bâtisse ne possédait aucune fenêtre.

Laissant ses yeux s'habituer à l'obscurité, le Domino referma sa lampe de poche, et attendit.

Au bout d'une dizaine de minutes, il commença à mieux voir, et au bout d'un quart d'heure, la faculté qu'il avait de voir comme un chat à travers l'ombre la plus épaisse, lui revint...

« Il me faut la nuit,, la vrai nuit noire », murmura-t-il dans un souffle... « Et je me demande bien pourquoi j’apporte toujours cette satanée lampe de poche... ! »

Il voyait parfaitement bien.

Il distinguait tout.

– Maintenant, murmura-t-il plus fort, au travail.

Il s’attaqua au premier lot de caisses, en bois celles-ci, et dégageant une forte odeur de boules à mites.

Tirant de sa poche un petit appareil électrique, il en appliqua les deux prises sur le dessus de la boîte, pressa un commutateur.

Sur le dessus de la boîte, quatre quadrants placèrent leur aiguille en des positions différentes.

Le Domino fit une rapide computation...

– Des fourrures ! dit-il tout bas.

L’appareil qu’il tenait entre ses mains était une de ses propres inventions. C’était un radar

portatif analyseur, se servant de quatre trains d'ondes ultra-courtes, qui pénétraient une caisse, fouillaient le contenu, allaient rebondir sur le sol électrisé, et revenaient montrer sur les cadrans une série de chiffres dont la mise en rapport l'un avec l'autre indiquaient une moyenne.

Cette moyenne, comparée à une table inscrite sur le dessus de la boîte, indiquait la nature du contenu de la boîte.

Cette formidable invention aurait rapporté une fortune énorme à son inventeur.

Mais le Domino était riche. Il n'avait que faire d'un million de plus. Il préférait garder le secret de son invention.

Il fit rapidement le tour de tous les ballots, inscrivant à mesure les contenus.

Il en fut stupéfié.

Ainsi, il avait découvert la cachette du Siffleur.

C'était ici que le butin arrivait, était classé, emballé, et livré au fur et à mesure des besoins du marché, aux receleurs qui l'écoulaient ensuite.

L'organisation était efficace, et provoqua l'admiration du Domino.

Maintenant, il s'agissait de tirer parti de cette découverte...

Et de quoi de plus simple que de se camper ici, bien dissimulé derrière un remblai de ballots...

Et attendre...

Mais attendre quoi ?

Songez-y, lecteurs... Attendre qui ?

Mais tout simplement le Siffleur. Si c'était son butin, il viendrait déposer certainement le butin du prochain vol.

D'autre part, même si ce plan sautait aux yeux, il avait une objection assez sensible.

Une question de jours.

Hier soir était le soir dévolu au Siffleur.

Il avait fait son apparition, et il avait tué.

Il ne volait qu'à tous les deux soirs...

Rien ne se produirait donc ce soir...

Le Domino erra jusqu'à un comptoir près de la

porte.

Il vit un grand livre ouvert sur le comptoir.

D'un geste machinal, sans grande curiosité, il le feuilleta.

S'il avait pu avoir le moindre doute, rien ne subsistait plus maintenant. Ce butin était bien celui du Siffleur.

Les pages de ce livre étaient remplies d'adresses, de noms...

Et le Domino remarqua que chaque nom des premières pages était souligné d'un crayon rouge.

En lisant les noms, les adresses, le Domino vit que ceux-ci et celles-ci étaient bien celles des victimes du Siffleur.

Chacune y était inscrite...

Moins celle des Manseau...

Le dernier vol en date avait eu lieu chez les Perron. Celui-là, commis la semaine dernière, le Domino s'en souvenait.

Le nom était souligné en rouge.

Après, immédiatement dessous, aurait dû se

trouver celui des Manseau... Il n'y était pas.

Au lieu, c'était un nom, sans souligné rouge celui-là, que le Domino reconnut immédiatement : celui des Lavoie, de la montagne...

Et en même temps qu'il lisait ce nom, le Domino songeait à quelque chose.

Le Siffleur était quasi au pied du mur. Il se doutait que le Domino était à ses trousses. Demain soir, il savait que le Domino serait aux aguets. Si le Vengeur du crime connaissait presque l'identité du Siffleur, il surveillerait celui-ci.

Mais ce soir ?

Ce soir le Domino ne surveillerait pas, puisque tous les crimes du Siffleur étaient commis de deux soirs en deux soirs... !

Le raisonnement en valait la peine...

Le Domino eut une exclamation sourde...

Courir sus au Siffleur, le relancer jusqu'à son travail, arriver en plein drame...

Il sortit à toute vitesse, referma la porte derrière lui, enfila dans la ruelle, sauta dans sa voiture.

Cinq minutes plus tard il était en plein centre de la ville...

Il stoppa devant une pharmacie, courut à la boîte téléphonique et plaça un appel à Belœil.

En deux phrases, il lui indiqua la ligne de conduite à suivre, raccrocha et sauta de nouveau dans sa routière.

Devant l'adresse des Lavoie, il stationna, endossa eu un tournemain la houppelande, le chapeau, les gants.

La rue était sombre, personne n'y passait.

Il enfila le masque noir, sauta vers la maison, courut, ombre sur ombre, nuit sur nuit...

Il y avait de la lumière dans le salon des Lavoie.

Et le Domino, se faufilant à la faveur du noir, se trouva devant une fenêtre mi-ouverte.

Et il vit les Lavoie, toute la famille, les

serviteurs, gisants sur le plancher, solidement ligotés.

Mais point de Siffleur.

Tendant l'oreille, le Domino ne perçut même pas un léger souffle, autre que celui, angoissé, des prisonniers.

Risquant le tout pour tout, car cette maison était grande, et le Siffleur pouvait bien être dans un autre appartement, le Domino se glissa à l'intérieur de la pièce, se dissimulant immédiatement derrière la longue draperie.

Il n'avait pas fait un bruit.

Ses souliers aux semelles de feutre étaient réellement utiles.

Il se tint là, coi, attendant.

Personne des ligotés, ne se doutait que le salut était si proche... et pourtant si loin...

Car autant le Domino aurait voulu se porter au secours de ces gens, autant il voulait mettre la main au collet du Siffleur.

Et cette capture devenait infiniment plus

importante que la libération des pauvres bougres ligotés.

Puis il se fit des pas, et le Siffleur entra dans la pièce, modulant allègrement un scherzo d'une symphonie de Shoskatevitch.

L'homme jeta un coup d'œil à ses prisonniers, et il eut un petit rire saccadé.

Monsieur Lavoie se tordit dans ses liens, et le Domino put entendre un grondement, un son indistinct, qui devait être des jurons terribles de la part du prisonnier.

Sac de voyage à la main, le Siffleur s'arrêta à examiner les diverses pièces précieuses dans le salon.

Il s'empara de quelques petits bronzes, d'une exquise miniature pendue au mur.

Un Corot grand comme un mouchoir attira son attention, et il le mit dans le sac.

Puis il fit systématiquement le tour de ses prisonniers, enleva de leur doigts, de leur cou, les bijoux qui semblaient être précieux.

Le Domino ne bougeait pas.

Au début, il avait pensé s'emparer du Siffleur durant cet instant où il le verrait opérer.

Mais il avait songé aux prisonniers.

Si le Siffleur se défendait ?

Si le Siffleur tirait du revolver ?

Et si le Domino devait riposter ?

Ne serait-ce pas un danger pour les prisonniers ?

Toutes ces choses méritaient considération...

Un gémissement se fit entendre, et le Domino vit que c'était madame Lavoie qui essayait de parler derrière son baillon.

Mais c'était en vain.

Le Siffleur, devant un pan de mur, enlevait délicatement un superbe tableau que le Domino reconnut aussitôt. C'était un Matisse de grand prix, une fortune ramassée en quelques pouces carrés, grâce à la magie des pinceaux d'un maître.

Madame Lavoie déplorait que ce tableau si rare devienne la proie d'un vulgaire cambrioleur... et c'était la raison du gémissement.

Puis, quand le Domino en eut assez vu, il se faufila dehors.

Et ce fut fait avec une telle dextérité que le Siffleur ne s'en aperçut même pas.

Dehors, le Domino se hâta vers sa routière, sauta dedans, et conduisit, à la vitesse de casse-cou, vers l'autre secteur de la ville...

VII

Arrivé à destination, le Domino stationna sa voiture, et courut vers la grange où nous l'avons vu plus tôt dans la soirée.

Derrière l'édifice, il aperçut quelques ombres.

C'était Belœil, et ses hommes...

– Ça marche, Domino ? demanda l'inspecteur.

– Ça marche en plein.

– J'ai du nouveau...

– Quoi ?

– Oui, le sergent Plouffe me rapporte des nouvelles des quartiers-généraux.

– Ah ?

– On a identifié trois empreintes digitales relevées sur les lieux du crime hier soir...

– Le meurtre de Robert Duranges ?

– Oui.

– Tu veux dire les empreintes du Siffleur ?

– Oui.

– Et puis ?

– C’est un dénommé James Crickshaw qui a tué Duranges, qui est le Siffleur.

D’un air de parfaite indifférence, le Domino répondit :

– Oui ?

Belœil se fâcha.

– Voyons donc, c’est tout l’enthousiasme que tu accordes à cette nouvelle ?

– Oui, hélas !

– Mais pourquoi ? Il y a encore bien plus de nouveau. Crickshaw a été arrêté il y a une heure dans une taverne du bas de la ville...

– Oui ?

– Oui, mon cher. Et il a avoué avoir tué Durantes hier soir...

– Tiens, tiens... !

– Tu es formidable, toi le Domino. Je t’annonce la capture du Siffleur, ses aveux, et tout ce que tu trouves à dire, c’est « Tiens, tiens ! »...

– Tu as capturé...

– Je n’ai capturé personne, coupa Belœil.

– Soit... tes hommes ont capturé Crickshaw, le meurtrier de Duranges... et c’est très bien... Mais le Siffleur, lui ?

– Comment, le Siffleur ? Mais c’est Crickshaw !...

– Ah, oui ? Une chose que tu devras m’expliquer, alors. Tu connais Crickshaw de longue date ?

– Oui.

– Moi aussi.

– Et puis ?...

– Crois-tu Crickshaw un expert en peintures, en bijoux, en potiches ?

Belœil resta bouche bée...

– Je n’avais pas songé à ça, avoua-t-il...

– Et tu crois que Crickshaw pourrait siffler sans hésitation le scherzo de la troisième symphonie de Shoskatevitch ?

– Non, c’est vrai...

– Ce qui revient à dire ceci, Belœil. Vous avez arrêté le meurtrier de Duranges, mais vous n’avez pas arrêté le Siffleur...

Belœil se grattait la tête...

– Comment ferons-nous, alors ?

– Très simplement. Tu vas déployer tes hommes...

– Oui.

– Bien dissimulé, pour ne pas être vus. Et ensuite, toi et moi nous allons nous cacher dans la bâtisse...

– Ah ?

– Et au premier coup de sifflet, les hommes convergent vers la porte, et en bloquent la sortie. Nous, au dedans, nous réglons le cas du Siffleur.

– Très bien, dit Belœil. Et ainsi tu crois donc que nous ne détenons pas le Siffleur à la Sûreté ?

– C’est ce que je crois, en effet.

Il haussa les épaules une couple de fois, fit la moue.

Il respectait les opinions du Domino. Mais cette fois-ci, il lui semblait que l’as des détectives allait un peu loin. Les empreintes digitales ne mentent pas.

Celles trouvées, par pur hasard, probablement à cause d’un oubli du bandit, qui avait dû enlever ses gants par distraction, pendant quelques secondes, étaient conclusives.

Et sur la foi de celles-ci, ils avaient arrêté Crickshaw.

Maintenant, le Domino semblait dire que ce n’était pas le bon homme. Pourtant, l’inculpé avait fait des aveux, et l’affaire, au sens de Belœil pouvait être considérée comme close...

– Vite, dit le Domino, nous n’avons pas une minute à perdre.

Et Belœil déploya ses hommes, tel que lui suggérait le Domino, puis il entra avec celui-ci dans la longue bâtisse de bois.

– Il fait noir comme dans un four ici, dit Belœil.

– Tes yeux s’habitueront, répondit le Domino. Tu verras beaucoup mieux dans quelques instants.

Il guida le policier vers un amas de caisses qui formait rempart, au fond de la grande bâtisse.

– Nous allons nous cacher ici et attendre.

– Attendre quoi ?

– Tu verras ! dit le Domino.

Ils s’installèrent tant bien que mal derrière les ballots et attendirent. Pas très longtemps, car une dizaine de minutes après l’arrivée de Belœil et du Domino, la porte de la grange s’ouvrit, et un homme se glissa à l’intérieur.

Il alluma la lampe au-dessus de la table non loin de la porte.

C’était Lescart.

Il semblait nerveux. Il alluma une cigarette et se mit fiévreusement à feuilleter le livre sur la table.

Lui aussi semblait attendre quelqu'un.

Belœil partit pour se lever, derrière les caisses, mais le Domino le retint vivement, en mettant un doigt sur sa bouche et en faisant non de la tête.

Une demi-heure se passa.

Lescart avait dû fumer une dizaine de cigarettes.

Puis la porte s'ouvrit de nouveau.

Cette fois, l'homme qui entra le fit avec plus de difficulté. Il traînait avec peine un sac de voyage en cuir qui semblait plein à craquer, et un paquet sous le bras.

Il déposa son fardeau sur la table.

– Et puis ? dit Lescart.

– Et puis ça marche.

– Et puis ça marche.

– Rien a cloché ?

– Rien.

Lescart écrasa nerveusement sa cigarette dans le cendrier...

- Pas de traces... du Domino ?
- Aucune.
- Bon, tant mieux. Un beau butin ce soir ?
- Oui. Un Corot, un Matisse, quelques porcelaines de Saxe, des objets divers, des bijoux...
- Des diamants ?
- Un solitaire d'une dizaine de mille...
- Bon. Voyons un peu.

Ils se mirent à défaire le sac, à déposer les objets sur la table, un par un.

Le Domino sourit. Il reconnaissait le butin des Lavoie. Le Siffleur, cette fois, était bien pris...

Il se tourna vers Lescart, là-bas près de la porte.

- Tu sais ce que j'ai appris ?
- Non...
- Ils ont arrêté Crickshaw, tu sais celui qui passait des faux chèques. D'après ses empreintes. C'est lui qui aurait tué Duranges !

- Tiens, tiens ! Qui t’a dit ça ?
- Un ami que j’ai aux quartiers-généraux...
- Et Crickshaw a nié ?
- Non, paraît-il qu’il a avoué.
- Encore mieux. Alors nous sommes saufs...
- Oui.

Tout à coup, une voix douce mais puissante, qui sifflait comme la voix de cent serpents, vint susurrer dans la grange.

- Non, vous n’êtes pas saufs, ni l’un ni l’autre.
- Les deux bandits sursautèrent.
- Lescart gémit, en levant les bras au ciel...
- Le Domino noir!

VIII

Immédiatement, l'enfer lui-même se déchaîna.

Lecart, son premier étonnement revenu, tira de sa poche un revolver qui pointa dans la direction d'où était venue la voix.

Le Siffleur fit de même.

Et une pétarade de coups de revolver se mit à retentir.

Au milieu de tout ça, le coup de sifflet strident de Belœil appelant ses hommes à la rescousse.

Puis, par la porte, l'irruption de trois policiers, et une fusillade renouvelée.

Ce fut Lescart qui tomba le premier, blessé à une jambe.

Le Siffleur tomba à son tour, atteint à l'épaule.

Les deux hommes tombés, le calme se rétablit comme par enchantement...

La voix susurrante du Domino émit ce rire qui glaçait d'effroi ceux qui l'entendaient.

Et il émergea de derrière les caisses, où il était caché avec Belœil.

Vêtu de sa longue houppelande noire, le visage caché par le masque, il était vraiment un personnage terrifiant, avec ses six pieds 2 pouces, son long corps puissant...

Il s'avança vers les deux blessés.

Belœil le suivait...

Devant les deux hommes, le Domino dit à Belœil :

– Mon cher Inspecteur, je te présente le Siffleur, une personnalité sous laquelle se cachent deux hommes.

Il montra Lescart :

– D'abord ce monsieur Lescart, qui n'a certes pas froid aux yeux, et ensuite ce monsieur Armand Lafleur, qui a essayé de jouer au plus fin avec moi, et qui n'a pas réussi...

Le Domino ricana :

– N’est-ce pas Lafleur ? Le plus étrange c’est que toi aussi tu as compris que ça ne marchait pas... Tu t’es aperçu, dès les premières phrases, que je ne gobais pas tes histoires...

Le Domino se tourna vers Belœil.

– Je vais t’expliquer un peu ce qui retourne de cette affaire. D’abord, la question du Siffleur. L’idée d’un bandit de ce genre est probablement venue à Lafleur après avoir lu les exploits des cagouleurs...

– Tiens ?

– Oui. Et il s’est confié de la chose à Lescart. Tu remarqueras que ce sont tous deux des types de bonnes familles...

– Oui.

– Mais plutôt pauvres. Du moins, sans grande richesse. Ils ont décidé de couper au plus court pour atteindre à l’aisance... Ils n’allaient pas mal...

Belœil eut un sifflement d’admiration...

– Ils n’allaient certainement pas mal, en effet...

- Tu vois ces caisses ici ?
 - Oui.
 - Leur butin.
 - Oui mon vieux. Naturellement, ils en ont écoulé. C’est d’ailleurs comme ça que j’ai soupçonné Lescart au début..
 - Par son receleur ?
 - Par un informateur qui m’indiqua quelques articles que Lescart avait écoulés sur le marché interlope.
 - Tiens, tiens...
 - Alors j’ai surveillé Lescart. Mais l’homme était habile...
- Le Domino se tourna vers le blessé.
- Lescart, dites-moi quelque chose. J’ai passé bien des heures à surveiller votre maison. Comment faisiez-vous pour sortir ?
 - La plupart du temps, dit le blessé avec une fierté mal dissimulée, j’étais déguisé en femme.
 - En femme ?

– Oui.

– Magnifique. Et moi je n’y voyais que du feu...

Le Domino alla s’appuyer contre une caisse...

– Un soir, je me suis décidé à aller voir Lescart. J’avais l’impression que si je lui parlais, je pourrais peut-être le trouver en défaut. J’avais déjà perquisitionné son appartement, un soir qu’il était sorti, que je l’avais suivi et qu’il m’avait « perdu » dans la foule...

– Vous êtes entré chez moi ? dit Lescart, étonné.

– Oui. Et j’ai perquisitionné, en prenant bien garde de ne rien déranger. Sur le mur du salon, il y avait un Picasso, correspondant en tous points à un tableau volé récemment par le Siffleur. C’était mon premier indice sérieux...

Il leva les épaules...

– Mais ma conversation avec Lescart fut assez nébuleuse, jusqu’au moment où un chroniqueur de nouvelles à la radio vint nous interrompre pour nous annoncer la mort de Duranges, le crime du

Siffleur...

– Du faux Siffleur, dit Belœil.

– Soit. Dans le temps, je ne savais pas qu’il put y en avoir un. Mais la pâleur de Lescart en entendant cette nouvelle démentait l’alibi que celle-ci aurait normalement procuré.

– Comment ça ? demanda Belœil.

– J’’étais avec celui que je croyais être le Siffleur, dit le Domino, pendant qu’une rapine de ce même Siffleur se produisait. Cela pouvait paraître un alibi pour Lescart, jusqu’au moment où l’on annonça le meurtre, et alors Lescart devint blanc comme un drap. Dès cet instant je compris que Lescart était un complice du Siffleur, ou le Siffleur lui-même, et que le crime commis ce soir-là lui arrivait comme une surprise.

Il se leva, marcha de long en large...

– Naturellement, s’il m’était resté quelques doutes, l’interview que me réclama Lafleur aurait suffi pour me convaincre.

– Quoi ?

– Armand Lafleur a communiqué avec moi, via Benoît Auger, pour en savoir plus long probablement, mais sous le prétexte que Duranges était son ami, et qu’il voulait que le criminel soit puni...

– C’est bien logique, dit Lafleur...

– Soit, fit le Domino, soit. En toute logique, c’était une réaction normale pour un ami de Duranges. Seulement, vous sembliez insister sur le fait que je devais vous tenir au courant des moindres développements... Ceci ne me plaisait pas autant...

– Non ? Pourquoi ?

– Parce que, tout simplement, ça ressemblait à une façon de mettre la main au collet de celui qui vous imitait, et commettait des crimes en votre nom, des meurtres particulièrement, que vous n’auriez pas commis...

Lafleur haussa le torse sur son coude, pour mieux regarder le Domino, malgré que ce fut une douleur...

– Et vous avez deviné tout ça, par de simples

phrases ?

– Oui.

– Vous êtes bon, vous !

– Songez que j’avais l’œil ouvert. Et j’avais remarqué une chose... Je savais que le butin volé n’était pas tout écoulé sur le marché des receleurs. Il en restait une quantité considérable. Lescart n’avait aucun rapport à sa disposition. Mais vous, vous aviez une grange admirablement propice, avec porte d’arrière, dans le mur, admirablement huilée et silencieuse... des terrains vagues comme voisins à l’arrière... Le mouvement discret. C’est important, tout ça...

– Vous êtes entré ici ce matin, en venant me voir ?

– Non. Mais j’ai décidé que ce pouvait bien être votre entrepôt... Puis, quand je suis sorti, j’ai téléphoné. Je vous ai téléphoné en essayant de me faire passer pour Lescart. Vous n’avez pas été surpris du nom. Au contraire, il vous semblait familier... Mais vous vous êtes douté de quelque chose quand je vous ai demandé si « j’étais

parti »... Vous avez raccroché sans plus de cérémonie, en murmurant un juron... C'était quasi un aveu. Dix secondes plus tard la ligne était occupée chez Lescart. Vous lui téléphoniez pour savoir si c'était lui qui venait de vous appeler... Clair ?

– Très clair, dit Lafleur.

– Ensuite, j'ai demandé à Jeannine Manseau si son fiancé Robert Duranges avait un ami du nom de Lafleur...

– Et ?

– Il n'en avait jamais eu.

Soudain Lafleur se mit à rire...

– Vous savez, dit-il, je suis soulagé au fond. Tout ce jeu commençait à me déplaire. On naît criminel, je crois... Je n'étais pas né ainsi... Ce qui était important, c'était de découvrir qui avait tué, hier soir. Cela, je ne voulais pas en être accusé. Est-ce vrai que Crickshaw a été arrêté ?

– Oui, dit Belœil.

– Et qu'il a avoué son crime ?

– Oui.

– Alors le reste, dit Lafleur, je m’en fiche. Faites de nous ce que vous voudrez. Et si vous voulez des aveux, nous vous en ferons... N’est-ce pas, Lescart ?

– Oui, dit celui-ci. Moi aussi je commençais à trouver le jeu long et énervant, même s’il en valait quasiment la chandelle...

Il montrait l’énorme butin dans l’entrepôt... Le Domino eut un petit rire sec...

– Ce qui prouve, mes amis, que la conscience, on ne la réprime pas en vain !

Cet ouvrage est le 774^e publié
dans la collection *Littérature québécoise*
par la Bibliothèque électronique du Québec.

La Bibliothèque électronique du Québec
est la propriété exclusive de
Jean-Yves Dupuis.